



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

APRÈS L'ASSEMBLÉE ANNUELLE



De gauche à droite : LENHARDT, PONROY, MOURIER, TERRAUBELLA, LANGEVIN, GAUDRON, VERBA.

BUREAU DE L'AMICALE

- Président d'Honneur : **FRANTZ Jules**
- Président : **LANGEVIN Joseph**
- Vice-Présidents : **PONROY Pierre**
LAVIER Roger
SCHROEDER René
VERBA Robert
- Secrétaire général : **TERRAUBELLA Joseph**
- Secrétaire-adjoints : **PERRON Henri**
ADAM Bernard
- Trésorier : **MOURIER Marcel**
- Trésorier-adjoint : **VERBA Michèle**
- Rédacteur en chef du Lien : **TERRAUBELLA Joseph**
- Rédacteur-adjoint : **VERBA Robert**
- Commissaires aux comptes : **PALISSE André**
SIMON Jean
PINEAU Pierre
CARTIGNY Raoul
- Membres du Conseil : **GAUDRON Lucien**
LENHARDT René
BRION Jacques
GROS Eric

BILAN FINANCIER 1989 DE L'AMICALE

A nouveau j'ai le plaisir de vous présenter les comptes de l'année écoulée, qui sont encore positifs. Jusqu'ici, une fois établi, le bilan était soumis à notre ami Emile GEHIN qui me donnait son avis éclairé, mais malheureusement cette année j'ai été seul... Rendons hommage à ce grand amicaliste et trésorier compétent qui a géré nos fonds depuis 1950. Que Mme GEHIN trouve ici l'expression de notre profonde reconnaissance. Nous espérons la revoir bientôt à nos réunions car elle est notre amie pour toujours.

A peu de choses près, nous avons encaissé en 1988, 1537 cotisations et en 1989, 1454, soit 82 défections. Malheureusement certains nous quittent, d'autres oublient ou sont négligents. Nous envoyons bien une lettre de rappel vers le mois de juin, payante, mais nous ne pouvons pas trop insister car il est des cas où cela peut se révéler délicat. Nous ne connaissons pas toujours les situations matérielles et il nous est très difficile, au Bureau, de nous faire une opinion, ce qui constitue par ailleurs un problème pour l'attribution de secours éventuels.

Nous avions au 31 décembre 1988 un solde créditeur de 286.777 F, nous arrivons au 31 décembre 1989 à 343.115 F soit 56.338 F de plus.

Le journal nous a coûté cette année 97.022 F contre 94.771 l'an passé. Il est évident que pour 1990 il y aura une augmentation car il faut prendre en compte le fait que nous faisons maintenant imprimer les bandes puisque notre regretté MICHEL n'est plus, et que les candidats ne se pressent pas pour le remplacer. La raréfaction commence à se faire sentir. Les « bonnes volontés » ne manquent pas, mais l'application en est difficile. A signaler que nous sommes une des amicales à faire 11 parutions dans l'année. Néanmoins il faut convenir que la majorité des adhérents restent déterminés à maintenir l'Amicale. Les cotisations de tous, y compris celles des veuves, les dons parfois généreux concrétisent cette volonté de maintien.

Remercions nos amis Belges qui nous soutiennent dans notre tâche, leurs souvenirs étant en fait les mêmes que les nôtres.

Comme l'an passé, nous avons adressé nos vœux à tous nos adhérents y compris nos amis Belges et nos veuves. A ce jour, sur 1.706, 400 n'ont pas répondu. Il y a évidemment les irréductibles (peu) mais surtout ceux qui ont changé d'adresse, qui sont partis chez leurs enfants ou dans une maison de retraite, et malheureusement ceux qui sont décédés, sans que nous le sachions, car le journal ne nous est pas toujours retourné avec la mention d'usage.

Nous avons récupéré 2.385 F de TVA que nous avons réglé en trop au Trésor Public pour la fabrication du Lien.

Grâce à une « gymnastique » de fin d'année, nous avons pu maintenir notre dépôt à la Caisse d'Épargne qui se monte à 247.000 F (intérêts produits : 10.320,00 F).

Il est évident que notre grosse dépense est « Le Lien », mais il faut admettre qu'il conditionne l'existence même de notre Amicale. Ainsi je vous l'ai dit plus haut, la fabrication des bandes et l'augmentation annuelle de son impression vont contribuer à en faire monter le coût. Puisque nous parlons du journal, profitons-en pour remercier ceux qui œuvrent pour sa fabrication, Robert VERBA, notre imprimeur J. ROMAIN qui

est parfaitement rôdé et nous donne entière satisfaction, également les rédacteurs auxiliaires et surtout notre ami J.T. qui, malheureusement, s'est éloigné jusques à Pau, et dont nous n'avons plus la visite que 6 fois par an...

Une grosse chose qui nous préoccupe infiniment est l'augmentation du prix du loyer. A la suite de nombreuses tractations, l'U.N.A.C. a réussi à nous maintenir dans les locaux, mais au prix d'un loyer annuel de 325.000 F, ce qui nous paraît à nous, association sans but lucratif, exagéré, et qui en fait ne l'est pas si on se réfère aux prix pratiqués dans Paris. Il nous a été consenti un nouveau bail de 6 ans qui nous revient, à nous Amicale des Stalags VB - X A, B, C, à la somme de 21.328 F annuels. C'est cher mais nos réserves et nos cotisations à venir nous permettront je pense de voir facilement le bout de ces 6 années. J'aurai alors 79 ans à peine !

En fait, après 45 ans, nous sommes toujours là et nous espérons que vous lirez avec plaisir notre Lien encore quelques années...

Mes livres de comptes ainsi que ce présent bilan ont été vérifiés et approuvés par nos Commissaires aux comptes MM. PALISSE, SIMON et PINEAU qui m'en ont donné quitus et en ont rendu compte à l'assemblée annuelle.

Encore une fois merci et à l'an prochain.

M. MOURIER.

LA BATAILLE DE FRANCE

REPRODUIT AVEC L'AUTORISATION DE LA REVUE « ICARE », (N° 55).

« La Bataille de France, en 45 jours de mai et juin 1940, sanctionnait, non pas huit mois de drôle de guerre, mais une politique de vingt années ».

(Gal L. Robineau, « in Revue Historique des Armées » 3/1989)

Ceux de terre se souviennent

par Charles CHAKI.

Charles CHAKI est né au Caire, en Egypte. Fantassin au 41^e régiment d'Infanterie en 1939-1940, il est un de ceux qui ont suivi et subi d'en bas les péripéties de la guerre.

Chargé des rubriques techniques de France-Soir, pilote breveté depuis 1962, Charles CHAKI, chef du Service aéronautique de France-Soir, était particulièrement qualifié pour apporter le témoignage du fantassin.

Ce qu'on va lire ici est une succession d'extraits de mes carnets de guerre à partir du 13 mai 1940. Leur principal mérite, éventuellement, consiste à faire revivre, après tant de témoignages d'aviateurs prestigieux, celui d'un modeste « biffin » qui peut dire aujourd'hui, qu'il a vu, lui, les cocardes fran-

çaises dans le ciel. Non pas assez nombreuses hélas, mais combien présentes. Quand même !

UN SOUPIR DE SOULAGEMENT... VOILA LES CHASSEURS FRANÇAIS !

16 mai : aux abords de Dannemarie. Je me réveille à l'aube, enroulé dans une couverture, étendu sur une toile de tente. Nous avons passé la nuit en pleine nature, dans un champ de blé. La garde au Rhin près de Kembs est terminée. Le 41^e régiment d'infanterie doit rejoindre le Nord, sans doute ? (La bataille de la Somme va s'engager). Nous ne connaissons pas notre destination. Tout le 3^e bataillon s'échelonne à l'entrée de

Suite page suivante.

Dannemarie. Nous devons embarquer dans la matinée... A 13 heures seulement, nous sommes dans nos « 40 hommes, 8 chevaux en long ». L'embarquement a été lent, les wagons parviennent difficilement en Alsace... Les voies sont embouteillées, l'aviation ennemie a attaqué les gares...

19 mai : Laroche-Migennes. Il n'y a pas d'erreur, nous allons sur Paris et vers la grande bataille. On s'arrache les journaux. Le gouvernement est renversé, Weygand, de retour de Syrie, remplace Gamelin. La presse rappelle la fameuse phrase que Foch aurait prononcée à son lit de mort : « Lorsque la patrie sera en danger, faites venir Weygand... » Plus on se rapproche de la capitale, plus on se rend compte qu'un grand drame se joue là-haut. Le long de la voie, dans les jardins, dans les champs, tout le monde nous fait des gestes de sympathie et d'encouragement. On nous offre du vin, des cigarettes. Des jeunes filles distribuent des livres avec des ex-voto et leur adresse, des magazines aussi. Je tombe sur un vieux numéro de « Match ». Il y a des photos rétrospectives de la guerre de 1870 ! Et aussi de la bataille de la Marne. J'y relis l'appel de Joffre et peux le comparer à celui de Weygand. A part trois ou quatre mots et la date, il n'y a rien à y changer. Diable ! La situation est sérieuse. Nous sommes constamment escortés de Morane 406 et de Dewoitine 520... et c'est un soulagement car nous craignons d'être massacrés dans nos wagons qui s'arrêtent et roulent lentement. Dans la soirée, la banlieue parisienne. Mon cœur bat la breloque. Paris ! Paris ! Enfin, soyons calme... Voici Le Bourget. De nombreux appareils modernes survolent la région. On sent une nervosité particulière. Les civils veulent paraître à l'aise. Ils sont soucieux, émus en voyant tous ces trains qui montent vers le front. Notre rame emprunte la « Ceinture ». Le convoi avance de plus en plus lentement.

DANS LA GARE DE CREIL

20 mai : Nous sommes à Creil. La ville, les abords de la gare ont été légèrement bombardés la veille. La voie ferrée a été coupée en plusieurs points. Nous attendons qu'elle soit réparée. La matinée : attente dans les wagons. Toilette aux « abreuvoirs » de locomotives. Un train sanitaire aux installations modernes est sur la voie voisine. Infirmiers et jeunes médecins sont en train de repeindre les toits, ils recouvrent les croix rouges de peinture grise. Au début de l'après-midi, alerte, les sirènes de Creil hurlent lugubrement. Un avion d'observation allemand survole la ville. Il s'intéresse justement à la gare. L'équipage doit constater avec intérêt que les voies sont complètes, bien remplies. Des trains de munitions, de matériel et de troupes, régiments nord-africains, artillerie coloniale, infanterie métropolitaine, 3^e bataillon du 41^e R.I., nous en l'occurrence, sont là. Cibles splendides. On s'inquiète. Un quart d'heure plus tard, on entend le ronronnement des bombardiers. L'avion de reconnaissance a rempli sa mission. Allons-nous être massacrés dans cette gare ? On commence à distinguer les Heinkel. La D.C.A. établit un rideau de feu. Les pilotes hésitent. Ils prennent de la hauteur. Le barrage de D.C.A. est parfait. J'ai rarement vu des tirs aussi bien réglés. Mais si la chasse française n'arrive pas, nous serons bombardés par quelque avion qui se sera faufilé à travers le barrage. Heureusement, et nos poitrines poussent un soupir, voici trois Morane et deux Dewoitine. Ils foncent. Les assaillants sont surpris. Les plus courageux tentent leur chance. Les autres fuient en lâchant leurs bombes dans les champs. Il y a combat. Un bombardier est abattu, un Curtiss aussi. Les quatre chasseurs français mettent en fuite une vingtaine de bombardiers. La bataille aérienne s'estompe pour nous.

Après les exploits de l'aviation alliée nous sommes plein de confiance. Dans la soirée, notre train fait marche arrière et comme la voie est constamment coupée, nous abandonnons nos wagons à Précy-sur-Oise. (Il a fallu cinquante-six heures de pérégrination ferroviaire pour atteindre Creil).

A pied, nous rejoignons un bois sur la route de Lys où nous attendent des autobus. Ce sont les bus de la T.C.R.P., ces bons vieux bus parisiens. Un événement pour les fantassins du 41^e R.I. Nous n'avions jamais eu de camions pour nos déplacements. Nos étapes, toujours à pied, ont atteint 75 kilomètres en vingt-quatre heures lors de notre montée dans la Sarre.

21 mai : Nous sommes débarqués à 5 kilomètres de Resson-sur-Matz, que nous atteignons à 3 heures du matin. Le village en pleine évacuation. Quelle désolation ! Dans un bois, près de Riquebourg, nous dormons dans l'herbe. Vers midi nous sommes réveillés par un vacarme étourdissant, au-dessus de nous se déroule un grand combat aérien. Fumées noires des avions qui s'abattent, voltige aérienne, crépitements rapides des mitrailleuses, bruit sourd des canons. La guerre. A Crapeaumesnil, quarante bombardiers escortés de chasseurs mitraillent. Dans la soirée, marche d'approche à la rencontre de l'ennemi. Il occuperait déjà Péronne, selon des bruits recueillis auprès des civils.

Il n'y a pas de troupes devant nous. Discussion avec les villageois qui fuient l'envahisseur. Nouvelles contradictions. La tactique des Allemands serait de pousser en avant les chars et les motorisés. Nous laisserons passer les blindés et nous attaquerons l'infanterie. Canny-sur-Matz, complètement évacué. A l'aube, ordre de quitter le village. Nous occupons le bois des Loges avant de repartir vers Chalun.

Charles CHAKI.

par Pierre VOISIN.

La trouille ? excellente réaction !

Pierre VOISIN, prix Albert LONDRES, est né à Toul dans la Meurthe-et-Moselle.

Aspirant à la 2^e division cuirassée (17^e bataillon des chasseurs portés), Pierre VOISIN a tout vu d'en bas avec ceux des chars.

Il a été correspondant de guerre de 1946 à 1949. Pilote breveté très confirmé, il est chargé depuis plus de vingt ans de la chronique aéronautique du Figaro. Nul autre mieux que lui ne pouvait apporter un témoignage aussi documenté et précis sur les attaques des Stuka pendant la campagne de France.

La gare de Château-Thierry. Fumées lourdes, gravats, miettes de vitres, parquet de tuiles, wagons qui flambe, blessés qui appellent et, dans le splendide ciel de mai, des croix noires qui s'éloignent, impuies.

Venant du dépôt des chasseurs de Tours, je cherche ma division depuis six jours ; mais dans cette formidable pagaille, personne ne sait où elle est. Un capitaine incroyablement, en pantalon rouge et képi cassé (il paraît que c'est le chef de gare !) me répond :

« On ne rallie pas sa division en pleine bataille ». C'est drôle. Moi j'aurais cru que c'était le moment ou jamais.

Un camion m'emmène vers Soissons, avec un camarade de dépôt qui est dans la même situation que moi. « Alerte ! les tagazous ! »

Nous giclons dans les bas côtés et rampons comiquement vers de maigres broussailles, protection illusoire. Mais les zins-zins nous méprisent et filent vers le sud. On regrippe dans le camion avec des rires de gosses pris en faute.

Soissons est désert. Un colonel regroupe les isolés, forme un corps-franc avec des volontaires disparates et m'en donne l'éphémère commandement. Mission : défendre le pont. Trois individuels. J'en fais creuser un circulaire, plante un poteau au milieu et y installe un F.M. Les avions ennemis forment au-dessus de la ville une voûte vrombissante. De temps à autre, l'un d'eux pique et crache un chapelet de traçantes. On lui répond à peine. Tout se passe plutôt gentiment, dans une irréalité fataliste. Puisque c'est la guerre.

Mais voilà un Do 17, le « Dornier crayon », qui s'avance au ras de l'Aisne avec une rare impudence. J'empoigne mon F.M. et lui refile les 24 cartouches de mon chargeur. Mais les balles ne sont pas traçantes et je ne peux corriger mon tir au jugé. En tout cas le « crayon » s'en fout.

QUARANTE BOMBARDIERS

Dépit, dans le calme revenu sur la ville, j'émerge de mon trou et j'avance sur le pont, pour voir si je ne serais pas mieux placé sur la rive droite de l'Aisne, abrité dans une usine dont les murs doivent être faciles à créneler.

Et c'est juste au moment où j'arrive au milieu du pont, loin de tout abri, que je fais vraiment connaissance avec la Luftwaffe. Quarante bombardiers surgissent de derrière les arbres, alignés comme pour un défilé. Et c'est le volcan. Leurs ventres s'ouvrent et mettent bas des chapelets de bombes. L'usine explose, les flammes jaillissent, les éclats chantent et ricochent, le pont oscille et tremble, et moi, tout nu dans cet enfer de métal et de feu, recroquevillé contre le parapet qui bourdonne, j'attends.

Pas longtemps. Quarante avions en colonne par quatre qui défilent à 300 kilomètres à l'heure, cela doit prendre quelques secondes. Mais des secondes chères.

Suivit un énorme silence. Et je me retrouve sur le pont visé mais intact, intact comme moi-même et pris d'un formidable, d'un inextinguible fou-rire.

Un commandant monoclé surgit des décors, s'époussette avec dégoût et me dit d'un ton glacé : « Vous trouvez cela drôle ? »

— C'est la trouille, lui répondis-je entre deux hoquets. — Excellente réaction », acquiesça-t-il en souriant, puis en riant franchement, car rien n'est plus communicatif qu'un fou-rire.

Je venais d'apprendre beaucoup de choses en quelques secondes.

D'abord que 40 bombardiers volant bien groupés et à basse altitude peuvent parfaitement rater un pont et à bonhomme. Ensuite, que ces quelques centaines de bombes lâchées à l'improviste ne firent pas une victime mais affolèrent la population de la rive droite, qui franchit le pont en courant, sans rien emporter, pas même une couverture, et que femmes et enfants épouvantés allèrent passer cette froide nuit de mai dans les bois. Inefficace mais terrifiant. Enfin que la peur engendre des réactions bien différentes suivant les individus. Si bien qu'au cours de cette campagne de France où je n'ai jamais eu si souvent peur en si peu de temps, je n'ai jamais tant ri.

LA TERRE TREMBLE LES STUKAS ATTAQUENT

Abbeville, 4 juin. La 2^e division cuirassée française et la 51^e D.I.W. écossaise attaquent la tête de pont d'Abbeville sur laquelle la 4^e division cuirassée française du colonel de Gaulle et les coloniaux se sont cassés les dents le 28 mai. Les Allemands tiennent énormément à cette tête de pont et s'y accrochent farouchement. Nous avons pourtant mis le paquet : 21 groupes d'artillerie, une foule de chars de tout tonnage et de blindés aussi différents que les « cariers » britanniques et les tractors Lorraine de nos chasseurs portés. Mais eux aussi emploient les grands moyens : un parterre continu de mines, une nuée d'avions. Nos chars seront servis par-dessus et par-dessous.

L'attaque, qui avait pourtant bien commencé, flotte. Mon capitaine m'avait envoyé au P.C. du commandant Mahuet et j'en revenais avec des ordres précis lorsque... mais laissons la parole à l'aspirant Vincent (Ceux des chars) qui me ressemble comme un frère.

« Les Stukas, une trentaine, évoluent au-dessus du bois de Villers, vers l'est, tournoient, basculent, piquent, se redressent. Des points noirs se détachent, d'énormes

colonnes de fumée rousse jaillissent des points de chute. La terre tremble malgré la distance.

— Ce sont les Ecossais qui sont là-bas ?

— Oui, qu'est-ce qu'ils prennent !

— Tu parles ! »

On les plaint, bien sûr ; mais on rigole quand même un peu. Quand c'est pour les autres, ce n'est pas pour soi, n'est-ce pas ?

« Merde les voilà ! »

Ce fut si soudain, si rapide, si violent, si totalement inimaginable, impensable, inhumain, qu'il n'y eut plus, pendant les quelques secondes que dura l'attaque, que des réflexes, et une inqualifiable, inoubliable peur.

Vincent était encore au milieu de la route, intéressé par le spectacle, lorsqu'il vit soudain les avions déboîter vers l'arrière. « Au tour du P.C. », murmura-t-il.

Mais ils n'avaient fait que prendre du champ. A peine éloignés ils basculaient, plongeaient, étaient sur lui.

En une seconde, il vit le W ouvert de la voilure, les roues pantalonnées des Junkers d'assaut. Une certitude : c'est sur moi qu'ils piquent, moi tout seul.

Le trou ? Où est le trou ?

Le moteur. Un rugissement qui enfle à une vitesse folle et qui couvre tout. Un casque au ras de terre. La section est là, dans des trous rectangulaires et insuffisants. Mais ce sont des trous. L'aspi plonge. Il entr'aperçoit sur sa droite un corps debout qui hésite. « Planque toi, nom de dieu ! »

Le moteur hurle et passe comme une clameur. Un sifflement léger. Le choc, effroyable. Une flamme rouge. Une gifle chaude. La nuit.

« Ça y est ! »

Le cœur fou d'angoisse, l'aspirant s'arc-boute, émerge de la terre crayonne qui le recouvre, crache sa boue. La bombe est tombée à 3 mètres, et c'est le remblai de l'entonnoir qui l'a recouvert. Pétrifié, Vincent détache de sa joue un cataplasme brûlant et gélatineux, le support de l'explosif, sans doute, qui lui est arrivé en plein visage. A ses pieds, deux jambes disloquées et un paquet d'entrailles. Le buste ? Là-bas, sur le talus. C'est l'homme qui hésitait entre deux trous.

Bouche ouverte, le regard vide, Vincent reste ainsi un temps fou, une ou deux secondes, à chercher sa section. Il enregistre un mortier sur quatre, une douzaine de visages sur quarante. Puis la clameur furieuse du moteur s'empare à nouveau de lui, il distingue une ombre géante qui fond de biais sur lui, et d'autres plus haut. Il a bondi sur la route. Sans abri. Foutu. Le sifflement qui s'approche. Elle est pour moi ! Le cœur s'arrête. Le souffle qui gémit dans la gorge sèche. Le choc. Le monde qui se retourne. La nuit. Puis la route au soleil. Des hommes qui rient. Un tracteur qui flambe. Un blessé qui appelle. Et Vincent qui court, qui court, qui court.

UNE IMMENSE LASSITUDE

« Mais je fous le camp ! »

Stupide, l'aspirant s'est arrêté au milieu de la route. La tête en feu, les yeux brouillés et pleins de sable, les oreilles bourdonnantes. Il essaye de rassembler ses idées en retrouvant son souffle. La seconde bombe, très grosse, est tombée tout près de lui, de l'autre côté du talus. Et le talus s'est refermé sur lui comme une lèvres. Après, il ne sait plus... Les hommes rassemblés, les blessés embarqués dans un side et dans un tracteur... « N'me laissez pas, les copains. N'me laissez pas, les copains, comme une litane. — Mais on ne te laisse pas, andouille, avec ta patte en trois morceaux... »

L'aspirant retourne aux emplacements. Il ne reste plus qu'un mortier. Par une chance inouïe les caissettes à obus n'ont pas sauté. Embarquées. Et les canons de 25 ? Sur les trois qui étaient en batterie à cet endroit-là, un seul paraît intact. Les autres refusent la sortie de batterie. Impossible de replier la flèche.

L'aspirant et l'architecte, épuisés, regardent le sol bouleversé, le tapis de craie qui saupoudre tout, le matériel disjoint, les hommes silencieux. Les zinzins poursuivent maintenant sur Bienfay leur œuvre de mort. Toute la première ligne — objectif intermédiaire atteint — recevra leur visite.

« Appui massif de l'aviation, mon petit vieux.

— Ils n'avaient pas dit laquelle, voilà tout ».

« Ils ». Mornes, accablés devant l'inégalité de la partie, les deux hommes commencent à comprendre que les gouvernants leur ont menti, encore et encore. Et que leur sacrifice accepté ne sauvera bientôt plus que l'honneur. La certitude d'être tué n'est rien. Ils viennent d'avoir furtivement celle d'être battus. Une immense lassitude. Et le capitaine dans les choux, sûrement.

« Qu'est-ce que tu veux qu'on foute avec cette unique pétro ? »

— Surtout que nous sommes drôlement repérés. Tu as pu apprécier, oui ?

— Fameux. Vous m'en réserverez.

— Allons nous installer sur la contre-pente du glacis. C'est bien abrité, très couvert, et on bat autant de terrain qu'ici, sinon plus.

— D'accord. »

Vling ! vling ! vling-vling !

Les 105 se remettent de la partie et barrent la route à coups de fusants. Bon, compris. Ils ne veulent pas qu'il en revienne un seul. Le lieutenant et l'aspirant échangent un regard qui veut tout dire, lâchent un petit rire organique, se retournent vers leurs hommes.

« Allons-y, mes petits gars. On verra bien si on passe... »

Pierre VOISIN.

Les avions engagés sur le Front de l'Ouest - 10 Mai 1940

	FRANCE	Gde-BRETAGNE	ALLEMAGNE
Total aux armées du front	2176	550	4500
Dont disponibles en 1 ^{re} ligne	1368	400	3530
Chasse	637	140	1210
Bombardement	242	160	1680
Reconnaissance et observation	489	100	640

Source : Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale, tome I, p. 777, « France (campagne de 1940) » article du Général Jean Delmas.

(Cité dans « L'Histoire », n° 129 - janvier 1990)

Le tragique printemps 1940 dans l'Aube

XIV. 16 JUIN : Le combat de Balnot-la-Grange

Récit paru dans « L'Est-Eclair » en 1980.

Communiqué par M. L. Boulanger, 9, place de la Cuve, 10110 Bar-sur-Seine.

Le village de Balnot-la-Grange, est en ce samedi 15 juin, le lieu d'un combat mieux connu, grâce au récit qu'en fit le capitaine Renard qui commandait la compagnie 4/67 du Centre d'Instruction Divisionnaire (CID/3), de la 3^e Division d'Infanterie Motorisée.

Cette division après avoir passé l'hiver en première ligne dans le secteur de Forbach, venait de combattre 14 jours à Vouziers, sans reculer et perdant 40 % de son effectif.

Depuis le 12 mai, la compagnie 4/67 s'est amenuisée et ne compte plus que 39 hommes. Il ne lui reste plus que 5 chevaux : 2 pour la roulante, 2 pour la voiture et la jument du capitaine.

« L'armement y est très réduit : un fusil et 15 cartouches par homme, six fusils mitrailleurs pauvres en munitions, deux mitrailleuses avec une caisse de bandes seulement chacune, et un mortier de 60 mm destiné à l'instruction et dépourvu de munitions » (1).

La retraite commencée le 11 juin a amené les hommes de la 3^e D.I. à cantonner le jeudi 13 à Radonvilliers, le vendredi 14 à Brévonnes, le 15 à Briel-sur-Barse, où ils reçoivent l'ordre de passer au plus vite la Seine, ce qu'ils font à Bar, alors en flammes.

Par Pargues et la ferme de Malassise, les débris de la CID/3 atteignent Balnot-la-Grange peu avant 11 heures du matin, ayant marché toute la nuit. On décide de cantonner là pour se reposer un peu.

Or à 14 h 30, des Allemands arrivent à l'entrée du village : les détonations résonnent, des morceaux de tuiles et de gravats commencent à tomber :

« Ils sont là nombreux et tout près ».

« En effet, m'avancant un peu, je distingue dans les vergers, des silhouettes voutées. Plus de doute, c'est sérieux ! D'ailleurs, les balles pleuvent maintenant, cassant dans les arbres près du pont, force branchettes qui inondent la chaussée. Je cours au cantonnement, prévient Bouchard (2) et nous rassemblons les hommes. Au milieu des rues, on répartit l'effectif : un FM là un autre ici, un guetteur aux aguets dans cette ruelle. Malheureusement, le tir ne peut être efficace en raison des bruissements, mais dès qu'un casque gris apparaît, une rafale cingle aussitôt cette cible aperçue.

« Enfin ne pouvant m'absenter plus longtemps, je regagne les miens. La 4/67 va se débrouiller seule, comme elle pourra ; cela durera tant que ce sera possible, après, ma foi, à la grâce de Dieu ! Les hommes fixent sur moi des regards interrogateurs, mais personne ne fait allusion à une fuite d'ailleurs problématique, ou à une reddition éventuelle. C'est alors que Bouchard m'appelle et tout bas pour n'alarmer personne : « Ça va mal, mon capitaine, ça sera dur ; ils sont du monde... regardez ».

La ligne des assaillants se développe en effet, en arc-en-ciel. Une colonne motorisée allemande est visible à l'horizon (haut de la carte).

Retranchés derrière les petits murs, les soldats français résistent avec mordant.

L'assaillant entreprend un tir de mortier qui incendie die quelques bâtiments et oblige les Français à reculer un peu vers d'autres emplacements situés plus à l'arrière.

La cour du petit café par exemple, avec ses murets tournés face au nord et au-dessus de la vallée, va devenir un nouveau retranchement.

L'ennemi repère bientôt les mitrailleuses françaises démunies de cache-flammes. Il concentre son tir.

« On entend maintenant, distinctement les voix des gradés ennemis dirigeant leurs hommes, puis sur le versant nord l'apparition de combattants qui avancent de couvert en couvert, fouillant le terrain. De temps en temps, ils lancent de petites fusées blanches qui montent à faible hauteur, jalonnant leur avance.

« Aucun doute, ce sont encore des Boches ! Comme ils semblent grands et commodément vêtus ! On distingue leurs bottes, leurs grandes jambes, leurs vestes collantes, leurs casques. Quelle différence avec nos capotes étouffantes, nos courroies croisées en tous sens ! »

Au carrefour des chemins un F.M. français enfle la ruelle et fait du bon travail.

« Mais on sent par le sifflement des balles que nos assaillants s'approchent aussi par le sud et vont nous encercler, tandis qu'au nord, dans la vallée, on les aperçoit de plus en plus nombreux. Deux cadavres rendus méconnaissables par la mort gisent à côté de moi, l'un d'eux allongé sur le dos, les mains crispées, la tête exsangue, contractée en arrière.

« Le sergent Rapin, un genou teinté de sang se roule sur le sol, dans une grimace de douleur.

« Soudain voyant une de nos pièces abandonnée par son tireur atteint, et dégoûté de demeurer inactif, le revolver inutile à la main, je m'y assieds et tire quelques rafales jugées heureuses. Trois dos gris dûment constatés, et assaisonnés rageusement « atteints ou couchés à terre », en tout cas immobiles encore un bon moment après ».

Le capitaine Renard est alors blessé mais continue le combat.

ACHEVEZ-MOI ! ACHEVEZ-MOI !

Ce combat va être marqué par un drame affreux.

« Imperturbable le caporal-chef Quentin continue à servir sa pièce, aussi calme qu'au stand.

« Pour échapper à la grêle meurtrière et arrêter le sang, Rapin et moi, nous nous allongeons sur le chemin. Un projectile atteint la camionnette 4/9 : le réservoir à essence saute, la voiture s'embrase d'un bloc. L'infortuné Durand, abrité tout contre, imprégné de carburant, flambe comme une torche et surgit fou de douleur, pour venir tomber près de nous où il se tord désespérément : c'est un véritable brasier, avec les vêtements qui font mèche, et d'où sortent des flammes énormes. Une de ses mains est déjà carbonisée, difforme.

« Achevez-moi, hurle-t-il, je vous en supplie, achevez-moi je souffre trop ! »

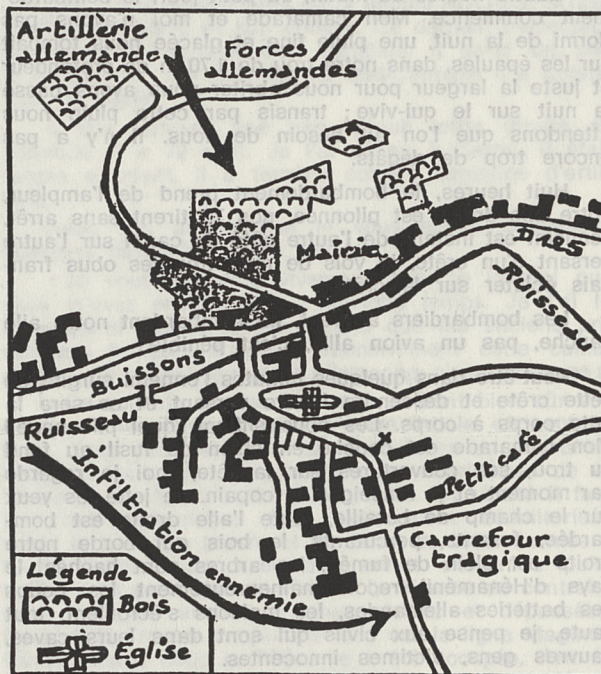
Un des militaires (on comprendra que nous ne publions pas son nom), après avoir longuement hésité, mais horrifié par la souffrance du malheureux se saisit d'un revolver et l'abat. Ce n'est quelques instants plus tard, qu'un cadavre recroquevillé et carbonisé qui git sur le sol.

Le combat continue.

« La situation est intenable. Deux Allemands viennent de se glisser de la maisonnette isolée du sud (3) ; je parviens à atteindre un fusil traînant à terre et l'arme, quand de l'autre côté du mur, dans la cour, s'élève un cri : « Mon capitaine ! »

« C'est à Clerc (4) que la voix s'adresse :

— Faites cesser le feu, nous allons tous être massacrés ».



Les flèches indiquent la progression des soldats allemands. Le petit café fut le dernier réduit de la défense du 67^e R.I.

« Les assaillants ont pu à la faveur des replis de terrain, se glisser à portée de grenades. Pour éviter une boucherie inutile... quelques-uns des nôtres seulement ont encore des munitions et continuent à tirer à bout portant, notamment le capitaine Clerc.

« Ce dernier cri : « Fertig » (fini)... ce que l'ennemi n'a aucun mal à entendre tant il est proche. Il est environ 21 heures. Les Allemands surgissent de partout, poussant des sommations rauques. Deux d'entre eux surgissent au-dessus de la haie, grenades en main, ceux-là même que je voulais abattre au fusil.

« Pourquoi n'ont-ils pas jeté leurs engins ? »

C'est le début de la captivité. Le CID a perdu 3 morts et compte 13 blessés, dans cette résistance qui dura plus de 6 h 30.

LA FIN DES COMBATS DANS L'AUBE

D'autres engagements ont lieu en ce dimanche, dans tout le sud du département.

A Pargues, par exemple on tirillera toute la nuit suivante.

Des soldats algériens, le sous-lieutenant Paul Amos vont mourir pour la France (5).

Un groupe de carmélites de Troyes s'est trouvé pris dans cette bataille.

« Après avoir passé par plusieurs villages, elles étaient arrivées à Pargues et là, voyant un groupe de soldats passer en courant, elles avaient interrogé le capitaine, mais il n'avait su que leur répondre, lui-même essayant avec ses hommes d'échapper à l'envahisseur. Bientôt ils revinrent sur leurs pas et crièrent à nos sœurs : « Ne restez pas ici, si vous saviez ce que vous allez voir. Fuyez hors de ce pays, ne serait-ce qu'à 300 mètres ! »

« C'est ma sœur Marie de la Nativité qui leur répond : « Il faut bien s'arrêter quand on n'en peut plus ».

« Nos sœurs sont maintenant dans une ferme, on étend la pauvre infirme sur l'unique lit (chez Mme Picardat). Il est 21 heures quand la fusillade éclate et elle durera jusqu'au matin. Des soldats français, barricadés dans une maison se défendent de leur mieux, mais au petit jour ils sont obligés de se rendre et tout rentre dans le calme » (6).

A Villiers-le-Bois, une compagnie du 31^e RI, commandée par le capitaine Gabriel Cortet, originaire de Corbigny, dans la Nièvre, où il était professeur au Cours Complémentaire de garçons, résiste également.

Il tombera à la tête de ses hommes (7).

Le lundi 17 encore, une escarmouche aura lieu à Bagneux-la-Fosse.

Pourtant la résistance dans l'Aube est terminée.

Les troupes de Von Kleist, qui viennent de prendre l'Aube et l'Yonne, atteignent Nevers et Dijon, ayant respectivement dépassé Clamecy et Le Creusot.

Le même jour les troupes de Guderian prennent Dijon.

L'occupation commence.

Les Allemands dans cette conquête de l'Aube ont perdu au total 214 hommes. C'est peu par rapport aux pertes françaises non établies exactement, mais beaucoup plus élevées, le seul combat de Voué, par exemple, ayant fait 75 morts du côté français (8).

A. BEURY.

- (1) Récit du capitaine Renard, agriculteur à Marquais (Somme), publié intégralement dans l'almanach de l'Est-Eclair de 1961, p. 33 à 42.
- (2) Sous-lieutenant, alors jeune marié et ingénieur à Nantes.
- (3) Bâtisse démolie depuis.
- (4) Le capitaine Clerc commandait le CID 3, regroupant les 3 compagnies 4/51, 4/67 et 4/91.
- (5) Etat-civil de Pargues du 17 juin 1940.
- (6) Notes d'une carmélite, citées par l'Abbé Benoit.
- (7) « La Tribune de l'Aube » dimanche 22 septembre 1940, p. 3.
- (8) Ce chiffre me fut communiqué par le ministère des sépultures allemand, qui a établi le nombre des morts ou disparus dans chacun des départements français.

Mots croisés n° 463 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

- HORIZONTALEMENT :**
- I. - Accidents maritimes qui ne surprennent pas les rats. —
 - II. - Donnent à boire à nos frères inférieurs. — III. - Démon femelle qui dévore les cadavres dans les cimetières. - Mine de sel. —
 - IV. - Agrémentera. — V. - Une affirmation complètement désordonnée. —
 - VI. - La joute en vaut 10⁻⁷. — VI. - A la mode. - Envisageais le pour ou le contre. — VII. - Revient sur une résolution. - Voyelles. —
 - VIII. - Virgile en a fait un héros. - A vu le jour. — IX. - Pas très indiquées pour loger les familles nombreuses.
- VERTICALEMENT :**
1. - Celles de la raie sont soudées à la tête. — 2. - Détestant. —
 3. - A la taille d'un dindon et rend service en dévorant les charognes et ordures. - Précédé d'un « a », c'est faire une confession. —
 4. - En avoir l'esprit c'est être un peu dingue. - Partir sur le bon... c'est être dans une situation avantageuse. — 5. - Pronom personnel invariable de la 3^e personne du pluriel (en montant). - Préposition. — 6. - Un salut à Marie (phonétiquement). - Font du tort à quelqu'un. — 7. - Fera entendre plaintivement. - Indique une adjonction. — 8. - Il faut en avoir pour ne pas se laisser abattre. — 9. - Bourre ou rebut de la soie.

Solution en dernière page.

« Faire la guerre, c'est promener sa frontière sur le territoire d'autrui »

Ratzel - Géographe allemand.

« ...C'est donc toi encore une fois Germanie, et ce fol au-dessus de l'Europe qui se dresse en vociférant ! »

Paul Claudel.

1939 - 1940 Carnet de campagne et de captivité

(JUIN 1940 - AVRIL 1941) par André MAGNIER. (Stalag V B)

(SUITE)

15 JUIN

Nous avons marché toute la nuit. Partis du bois de Grossenbüch nous avons passé à Leywiller, Virming, d'autres pays dont je ne me souviens plus, pour arriver à Rocranges. A peine arrivés dans ce pays les Allemands bombardaient le petit village juste à notre droite, les pièces allemandes motorisées sans doute nous suivaient. C'est à Rocranges que je reçois ma dernière lettre émanant de clichy.

Le « coucou » survole le village, les habitants ne paraissent pas effrayés.

La soupe est distribuée et ensuite nous nous reposons car il faut repartir, déjà repartir ! Arrivés vers dix heures du matin nous remettons sac au dos à quatre heures de l'après-midi ; il faut suivre le bois, se camoufler, une escadrille ennemie vient de bombarder sans doute Morhange, nous passons Morhange en flammes, Gros Touquin, Petit Touquin en flammes aussi. Mulcey, c'est là l'étape, il fait sombre la nuit va arriver, la soupe, corvée de paille et le sommeil sera bon, la fatigue raidit les jarrets et la tête vide nous dormons comme des brutes, des bêtes traquées. Départ demain matin si nous ne sommes pas prisonniers car les Allemands nous talonnent.

16 JUIN

Réveil de bonne heure il faut partir tout de suite, les troupes motorisées ennemies vont nous prendre ! Pour éviter l'emprisonnement du 58^e, le capitaine a recours aux camions de l'armée de l'air, les aviateurs vont nous transporter, heureusement, nous échappons une fois de plus. Nous allons partir pour Hénaménil, ligne de résistance, notre mission est d'arrêter là les Allemands. Où allons-nous ? A Hénaménil paraît-il. Nous passons Dreuze cette ville où nous sommes restés huit jours en septembre, à ce moment-là nous étions loin d'assister à une débâcle aussi brutale, nous passons le canal de la Marne au Rhin et voilà Hénaménil, les aviateurs nous débarquent et nous cherchons de quoi dormir ; les pieds en sang, noirs de sueur, sales, éreintés, à plat complètement.

Enfin le repos. Beaucoup de civils sont encore là, ils ne peuvent plus partir, les routes sont coupées.

Je pars à la recherche de mon sac, impossible de le trouver, par erreur Giotte qui blessé nous retrouve m'explique que sur la position il s'est trompé et a embarqué mon sac dans le camion sanitaire, ce camion chargé de matériel et de blessés n'est pas revenu ; les camarades Artaud et Dumestre qui accompagnaient les blessés sont-ils morts ou prisonniers ? Giotte souffre beaucoup de sa blessure et est enfin évacué, le major a décidé d'envoyer avec nous deux brancardiers pour remplacer les deux blessés.

Ce sont deux volontaires qui viendront nous aider, les camarades Picq et Guidali, deux bons copains et je suis bien content. Enfin cette nuit nous dormons tranquilles. Le « coucou » nous survole mais les bombardiers restent sans doute dans leurs hangars. Et puis qu'importe demain, c'est aujourd'hui qu'il faut bien vivre. Nous pouvons acheter du vin, des conserves, nous allons donc bien manger. Je profite de cet après-midi pour me laver, me raser et lessiver mon linge, il fait un temps superbe, je trouve la vie belle. Et puis nous causons avec des civils, de jolies jeunes filles attirent nos regards et nos sourires. Il fait bon vivre ! La vie nous appelle. Je songe aux miens, à ma mère, ma sœur et mes camarades de guerre, à ces beaux jours passés avec eux. Ah ! le bon temps ! Hélas ce sera long pour retrouver ceux vers lesquels ma pensée s'envole. Que sont devenus mes camarades dans cette débâcle ?

Comme il fait un temps radieux, ma capote sous le bras, je m'en vais chercher un coin tranquille où je pourrai à loisir penser à ceux que j'aime. Un grand arbre s'offre à ma vue, son ombre se répand d'un côté sur le bord d'un petit chemin et de l'autre sur une partie du petit cimetière dernière demeure de ceux qui jouissent ou qui peinent. Là, je peux penser en toute tranquillité ! Curieux film de ma vie, les joies, les peines beaucoup plus nombreuses, les luttes pour défendre sa place au soleil, à la vie, ma jeunesse bien éprouvée.

Je n'ose espérer.

De retour à ma grange je rencontre mes anciens camarades de la CM 1 et les pauvres gars prennent position ce soir sur le bord du canal de la Marne au Rhin, naturellement ça rouspète, la CM 1 n'a presque pas de munitions. Alors fini l'espoir d'un repos bien gagné, nous aussi nous allons prendre position en dehors du pays, ce sera dans la matinée de demain. J'ai l'impression que le choc sera dur...

Enfin partons dormir, il ne faut pas s'en faire, il faut vivre le présent. Sur ma paille je songe encore, l'avenir est plein d'ombre, l'horizon lourd de gros nuages. Le principal c'est de dormir.

17 JUIN

La nuit fut calme, alors ce matin changement de décors, en route pour la position. Munis d'outils, avec mon camarade Thomas nous suivons la CM 3. Voilà nos positions : la CM 1 à notre droite sur le bord du canal, la CM 2 à notre gauche chargée elle aussi de

défendre le canal et la CM 3 à environ deux cents mètres de la ferme de Bonneval. Les cuisines et le poste de secours dans la ferme ou immédiatement autour. Nous commençons nos trous individuels, à proximité du P.C. de la compagnie. En allant à la soupe j'ai rencontré mon camarade Beaumont et nous blaguons ; il a maigri, il était plus gros à la caserne de Leywiller, et puis nous sommes bien tous au même point. Le soir les trous sont terminés, tout est prêt, les postes de mitrailleurs, les canons anti-chars sont à leur place. Nos musettes, un brancard roulant pour assurer le relais telles sont nos armes à nous brancardiers. Notre major a décidé que, sur les quatre brancardiers de la CM 3 deux serviront au relais, c'est-à-dire que les blessés de la CM 2 et de la CM 1 seront transportés par notre brancard roulant. Après discussions c'est Picq et Guidali qui assureront ce relais et moi et Thomas nous conduirons les blessés jusqu'au poste de secours. Cette décision me chagrine, j'aurais voulu être avec Picq. Maintenant attendons ces messieurs d'en face, nous ne pourrions pas tenir, les munitions sont insuffisantes. Les civils qui sont dans le pays vont essayer quelque chose !

18 JUIN

Quatre heures du matin, au petit jour, le bombardement commence. Mon camarade et moi n'avons pas dormi de la nuit, une pluie fine et glacée nous tombait sur les épaules, dans notre trou de 1,70 m de profondeur et juste la largeur pour nous abriter nous avons passé la nuit sur le qui-vive ; transis par cette pluie nous attendons que l'on ait besoin de nous. Il n'y a pas encore trop de dégâts.

Huit heures, le bombardement prend de l'ampleur, notre aile droite est pilonnée, nos 75 tirent sans arrêt, l'ennemi est installé de l'autre côté du canal sur l'autre versant d'un crête, je vois de mon trou les obus français éclater sur la crête.

Les bombardiers arrivent, ils bombardent notre aile gauche, pas un avion allié, c'est pénible !

Peut-être dans quelques minutes l'ennemi surgira de cette crête et descendra l'autre versant et ce sera la lutte corps à corps. Les obus sifflent, quel pilonnage ! Mon camarade est couché en chien de fusil au fond du trou, ses couvertures sur la tête, moi je regarde par moment et je renseigne le copain. Je jette les yeux sur le champ de bataille, toute l'aile droite est bombardée, fusants, percutants, le bois qui borde notre droite est plein de fumée, les arbres sont hachés, le pays d'Hénaménil reçoit malheureusement les coups des batteries allemandes, les maisons s'écroulent, tout saute, je pense aux civils qui sont dans leurs caves, pauvres gens, victimes innocentes.

12 heures. Le bombardement n'a pas cessé. Les chenillettes ravitaillent les compagnies. On ne peut plus distinguer si nos pièces tirent ou si ce sont les batteries ennemies, maintenant c'est un déluge de fer, les premiers blessés arrivent.

18 juin au soir. La nuit tombe et la bataille est moins intense. Nous sommes sur la bordure du bois de Crion. Cet après-midi fut terrible, notre aile droite enfoncée, plus de nouvelles de la CM 1 ni de la CM 2, que sont devenus tous nos camarades ?

Les mitrailleurs se sont bien battus. Je disais donc, débordés sur la droite il a fallu combattre pas à pas, sous ce déluge d'acier, de feu et de fer. Je ne m'explique pas comment l'ennemi a surgi si brusquement devant nous ? Pendant que je transportais un blessé l'ennemi arrivait sur une crête et de là, une centaine de mètres, il pouvait contrôler la route et les positions de nos sections ; j'ai essayé de retourner chercher dans mon trou mes musettes qui contenaient toutes mes affaires personnelles mais, je n'avais pas montré ma tête, que les mitraillettes crépitaient, j'ai donc tout abandonné.

Pendant ce combat nous ne sommes pas restés inactifs avec mon camarade Remodeau, nous nous sommes efforcés de faire notre devoir, j'ai ma capote pleine du sang des pieds arrachés, des figures arrachées, des membres mutilés, du sang, de la chair hachée, pauvres copains, ils sont méconnaissables. Nos majors ont aussi fait leur devoir, nos officiers aussi. Nous avons failli être prisonniers.

Cette heure est inoubliable, notre poste de secours installé au pied d'un saule, à une vingtaine de mètres de la ferme de Bonneval et tous les brancardiers rassemblés autour des majors, attendant que le feu soit moins intense, notre position est bien délicate, le major Jouandon pense à se rendre, notre fanion croix rouge est prêt. Les Allemands sont à cinquante mètres environ, nous sommes bombardés des deux côtés, le sergent infirmier blessé ; dans la boue du fossé nous sommes tapis, que nous importe d'y être enfoncés jusqu'au ventre, il nous faut baisser la tête pour éviter les éclats qui passent au-dessus des têtes. Ça devient intenable, sept blessés sont encore là, l'ambulance n'est pas de retour, pauvres types, si près d'en échapper, après la blessure effroyable vont-ils rester là à perdre leur chance de salut ? il faut se décider.

Un obus s'est enfoncé dans la boue tout près de nous à quelques mètres, la terre a tremblé, puis plus rien, l'obus n'a pas éclaté, heureusement, nous aurions tous été nettoyés. Le camarade Lefèvre subit une crise de folie, il part sous le bombardement. Enfin nous décidons de rentrer dans la ferme, il faut absolument mettre nos blessés à l'abri.

La CM 3 se replie en désordre, les derniers camarades fuient sur la route, dans les près. Les batteries allemandes ont allongé leur tir, il faut donc en profiter, nous, pour nous mettre à l'abri.

La ferme n'a pas trop de mal, un genre de garage nous camoufle. Il nous faut nous en tirer coûte que coûte. En cinq minutes nous essayons toutes les voitures, toutes sont restées là, le commandant est parti, nous sommes seuls, les sept blessés sont hissés sur les voitures et en route avec les deux majors, nous il nous faut sortir de cette ferme, pour échapper à la mitraille, les fossés de la route nous servent d'abri, nous marchons vite, l'artillerie s'est tue, mais les armes automatiques crépitent toujours, nous rattrapons des copains du 58^e, dans le fossé deux copains viennent de mourir, plus rien à faire. Il nous faut ramper dans le fossé car les mitraillettes ne sont pas loin.

Arrivés au bois de Créon le capitaine Tillier nous ordonne de ne pas aller plus loin, que veut-il faire ? Les deux majors sont là ils viennent de soigner un camarade, le chauffeur du capitaine de la CHR, Poisson, la moitié de la face arrachée, va-t-il en réchapper ? Le capitaine veut tenter une contre-attaque, rassemble le 58^e, ceux qui étaient partis vers Créon et même plus loin sont ramenés ; le commandant est là aussi. Des artilleurs nous approvisionnent en munitions, le bataillon quoique décimé contient l'ennemi. Un blessé râle au fond du fossé à un kilomètre de là entre la ligne de feu, un camarade est venu nous avertir, il faut y aller, quatre volontaires, deux qui feront 500 mètres et les deux autres qui iront 500 mètres plus loin, Remodeau et moi aidés du lieutenant Sadrin et du major Barbot nous irons au plus dangereux. Ce pauvre vieux a une blessure qui le fait bien souffrir un éclat d'obus lui a fait un trou comme mon poing dans la cuisse gauche juste en dessous des parties, il est ramené et évacué.

J'apprends en revenant que Juanéda et Alexis sont tués, partis avec le camion de ravitaillement, en arrivant à Créon un bombardier à lâché une bombe, ce copain Juanéda a couché longtemps dans notre chambre à Leywiller. Que de discussions nous avons eues, il ne croyait pas à la défaite, cependant elle commence... Le lieutenant David de Beauregard vient d'être tué dans le bois de Créon en faisant une patrouille.

Voici exprimé ce qui s'est passé dans la soirée du 18 juin, jour de mon anniversaire. Encore une fois me voilà échappé de blessure et de mort.

C'est cette nuit que nous devons nous replier, le groupe sanitaire sera divisé en deux, une partie restera avec le bataillon et l'autre prendra la route vers Lunéville, nous n'avons plus de pansements il est donc inutile que nous restions tous, nous adoptons le tirage au sort. Je pars avec le major Barbot. Nous partons une dizaine.

A SUIVRE.



Du Kommando 604, pas de nouvelles ce mois-ci, même brèves. Les copains sont restés dans l'oubli. Je veux croire que ce silence n'est qu'un simple hasard. Et je mets cette petite incartade sur l'appel du beau temps qui incite plutôt à la promenade qu'à l'écriture. Je vous comprends tous, mais avouez qu'une petite carte ou un simple coup de fil serait facile à faire et ainsi vos copains auraient de vos nouvelles.

Il me fallut attendre Le Lien d'avril pour avoir des échos de l'Assemblée générale de notre Amicale. Succès complet ! Malheureusement les copains du 604 ont brillé par leur absence. Je dois cependant reconnaître que peu d'anciens du 604 habitent la région parisienne et que l'âge et les ennuis de santé viennent tempérer nos ardeurs et que les déplacements deviennent difficiles, mais tout de même, à quoi servent la plume et le téléphone ? N'oubliez pas que je suis à votre entière disposition pour tenir notre rubrique du 604 dans notre journal d'Amicale afin de maintenir cette amitié née, là-bas, dans les barbelés. Et que nous aimons bien avoir des nouvelles de nos copains !

D'après le rapport financier 1989, il paraît que des cotisations 1989 ne sont pas encore réglées. Je suis sûr que ce n'est pas du côté du 604 qu'il faut chercher les coupables mais s'il arrivait, par inadvertance, que l'un d'entre nous aurait omis de payer sa cotisation, qu'il le fasse rapidement... et un petit supplément ne ferait pas de mal ! Pour réparer l'oubli !... 1989 et 1990... vite !

Alors les amis, au mois prochain. J'espère vous lire ou vous entendre, très bientôt, me donner des nouvelles de votre santé. N'oubliez pas vos copains du 604. Merci.

Maurice MARTIN.

Me 369 - Stalag IB puis XB.



NOËL,

A GUNSTETT : 1939

SOUVENIRS, SOUVENIRS.

Avec ce dernier Lien se termine l'année 1986. Elle s'en va, comme tant d'autres, chargée et pleine de joyeux et aussi de douloureux souvenirs. Les jours passés s'effeuillent, emportés par le vent, d'où qu'il vienne, semant dans le cœur de chacun un brin d'espoir, ou de mélancolie.

Pour certains de nos camarades c'était Noël en Alsace ce 25 décembre 1939.

Dans ce petit village d'Alsace, parmi tant d'autres, non loin de Wissembourg. Les cloches tintaient dans la nuit glacée, sous le ciel étoilé, invitant les fidèles à se recueillir dans la chapelle et à célébrer la Nativité.

L'église était comble et bien des pèlerins stationnaient debout, dehors, stoïques malgré la bise, battant la semelle. Comme s'ils assistaient à une dernière messe... chez nous... en Alsace. Peut-être avaient-ils déjà un pressentiment ?

Pour chasser la mélancolie, les habitants avaient convié les « chasseurs » à terminer cette veillée, devant le kugelhof et le vin chaud, parfumé à la cannelle, mais nos cœurs, nos pensées s'envolaient par-dessus les Vosges vers « l'intérieur », vers l'épouse esseulée, l'enfant devant la crèche, ou la mère qui priait.

Le petit jour pointait ; il fallait se séparer et remercier ces cœurs généreux avant de rejoindre chacun son cantonnement, les yeux chargés de « pluie » que la bise gelait pour mieux la conserver dans nos cœurs attristés.

C'était en décembre 1939 dans ce dernier Noël dans ce petit village d'Alsace, si cher à Hansi. Les cigognes s'étaient envolées, laissant leurs nids enneigés... avec ces « Beaux nœuds noirs » des Alsaciennes endimanchées.

Wissembourg s'était endormie. L'Ami Fritz quittait le « dernier » sa belle maison sur les bords de la Lauter. L'Aubege de l'Ange fermait ses rideaux.

Seules restaient nos « 3 couleurs » flottant au fronton de l'Hôtel de Ville.

La tragédie commençait. L'exode interminable.

1940-1945 : combien de Noël nous avons connus, parfois plein d'espérance... hélas sans lendemain.

Que de lassitude, de découragement ! **Souvenez-vous du dernier Noël en 1944 !**

Ulm : l'apocalypse ! ce 18 décembre il ne restait « que des survivants » et pourtant... 1945 apportait en janvier l'ESPERANCE que la fin était proche, que notre « long chemin de croix » s'achevait enfin.

Ces cinq années interminables laissaient en nous bien des stigmates, et le retour, qui devait être si joyeux, perdait de sa valeur.

La vie avait été bouleversée pendant cinq ans, la joie partagée, mais pour certains il fallut beaucoup pardonner.

1^{er} janvier 1940 : pour la première fois nous montons en première ligne, loin devant la Ligne Maginot.

Rott, dernier village frontalier domine la vallée de la Lauter.

Weiler : dernier « avant-poste » devant l'Allemagne. Tout est blanc. Plus de chemins vers ces villages enneigés et abandonnés... pas une lumière, pas une cheminée qui fume : la désolation, une tristesse infinie, un calme angoissant que trouble le bruit sourd des canons de la Ligne Maginot et l'envolée croassante des corbeaux affamés. C'est le « No man's land ».

Les longues nuits de garde où le moindre bruit fait frémir ou tressaillir.

La drôle de guerre commençait.

Ce n'est plus qu'un souvenir ! les années se sont écoulées depuis, laissant bien des traces sur nos visages et la neige sur nos cheveux clairsemés.

QUARANTE ANS !

C'était hier... et pourtant déjà si loin.

NE L'OUBLIONS JAMAIS !

L. VIALARD.

Ancien du 81^e B.C.P. Ancien d'Ulm - V.B.

MONTAUVILLE

A l'occasion du 45^e ANNIVERSAIRE du RETOUR, nos camarades de l'Association départementale de Meurthe et Moselle voudraient donner à cette manifestation **Annuelle du Souvenir** une certaine ampleur.

Cette cérémonie aura lieu le **dimanche 10 juin 1990** avec le programme suivant :

- 9 heures : accueil, église de Montauville.
- 9 h 15 : Office du Souvenir.
- 11 heures : Cérémonie officielle à la Nécropole Nationale.
- 11 h 45 : Vin d'honneur, offert par l'Association.
- 13 h 15 : à Blenod-les-Pont-à-Mousson : repas amical.

Montauville se trouve à l'ouest de Pont-à-Mousson. Direction Toul, Verdun, Commercy. Départementale 958.

Nous encourageons tous nos camarades de la région à se rendre à Montauville où reposent les corps de nos camarades décédés en captivité et non réclamés par les familles.

Pour tous renseignements s'adresser à : Association départementale ACPG/CATM, 66, Bd d'Haussonville, 54000 Nancy. Tél. 83 27 22 61.

Marcel SIMONNEAU,
Président.

Arbeit KOMMANDO 470 de GARREL



Route de THULE

Chronique de Paul DUCLOUX

« LE LIEN » EN R.F.A.

Chaque mois j'adresse régulièrement quelques exemplaires du journal à mes amis Allemands.

En juin dernier à l'«Ubersee-Hôtel», à Bremen, j'ai reçu trois amis. Mes voisins P.G. ont pu se rendre compte que la rencontre était très amicale. Il y avait une partie des descendants de la famille ROLFES, SITZIE la fille, AUGUSTE et son épouse. Ce dernier, inspecteur des douanes, connaît bien l'anglais, il parle un peu le français et... en captivité au Sud-Caucase il a appris, seul, le russe.

Il m'a adressé une très longue lettre (écrite en gothique. Il a 72 ans). Je l'ai connu à Garrel, il était simple adjudant, il a terminé comme capitaine d'artillerie.

Avec son autorisation je vous donne ci-dessous quelques passages de sa lettre :

« Je vous remercie vivement pour le journal que vous m'avez envoyé il y a quelque temps. Je l'ai lu avec grand intérêt et j'en déduis que les anciens prisonniers français soignent intensivement cette camaraderie. Cela n'existe pas en Allemagne, c'est dommage ».

« Ce qui m'a le plus intéressé ce sont bien sûr vos dessins à la plume et surtout votre article « 3 septembre ». Vous décrivez les erreurs politiques du gouvernement français. Vous décrivez la remilitarisation de la Rhénanie ; je ne suis pas de cet avis. En réalité il faut voir que l'Allemagne était entièrement démilitarisée après la première guerre et au début de 1933 réarmée à toute vitesse, cela avec des armes modernes puisqu'il n'y en avait plus de vieilles. La France au contraire avait un gros arsenal d'armes vieilles et dépassées. De plus la France comptait à fond sur la ligne Maginot. Quand tout à coup la Rhénanie a été occupée, l'armée française n'était pas prête comme elle aurait dû l'être ; elle ne pouvait pas compter sur l'aide des Anglais et des Américains. C'est pourquoi la décision du gouvernement français de ne pas réagir était la plus intelligente. Même si M. Aron n'était pas de cet avis.

Mais le 7 mars 1936 aurait pu être important d'un autre point de vue. La France et les autres puissances auraient dû voir que Hitler ne voulait pas respecter les contrats et même qu'il voulait la guerre. Elles auraient dû se lier davantage et se réarmer. Alors cette rencontre déshonorante entre Daladier, Chamberlain, Hitler et Mussolini au sujet des Sudètes n'aurait pas eu lieu. Ce contrat n'aurait pas dû être signé, et je crois que si l'Angleterre, la France, l'Amérique et la Russie avaient clairement dit non, la folie des grandeurs d'Hitler aurait été stoppée. Il n'aurait pas risqué une guerre ».

« Encore une chose. La France a manqué de bons politiciens (genre de Gaulle ou Adenauer). Le traité de Versailles a été le facteur décisif pour la crise alle-

mande : inflation, chômage, instabilité politique. Hitler a profité de la situation pour arriver au pouvoir. Si la situation économique allemande avait été normale le national socialisme n'aurait pas pu prendre le pouvoir. Mais quand c'est un tel parti qui dirige et qui se défend par tous les moyens possibles : meurtres, tortures et toute la clique, il n'y a aucun moyen d'en sortir. C'est la même chose avec Staline. Celui qui dit le contraire, n'est pas réaliste. De tels partis ne relâchent pas leur poigne de fer ».

« L'Europe peut se réjouir que Gorbatschev ait relâché cette poigne de fer ».

« C'est la seule solution pour libérer l'Europe de l'Est. La reconstruction, c'est-à-dire le passage de l'économie planifiée à l'économie du marché libre sera très difficile. Nous le remarquons spécialement en Allemagne de l'Est. Cela sera très difficile en Russie. Les états d'Europe devraient tout faire pour que Gorbatschev n'échoue pas. Cela serait grave. Il est pourtant déjà sûr que l'actuel pays de Russie ne restera pas dans les mêmes frontières : les états Baltes que les Russes s'étaient appropriés illégalement seront libérés ».

« Un proverbe allemand dit : Un bien illégal ne prospère pas ». Hitler et Staline avaient signé un contrat avant le début de la deuxième guerre mondiale, selon lequel la moitié de la Pologne et les états baltes reviendraient à la Russie. Ainsi Hitler se rendait la voie libre pour la guerre avec l'Ouest. Si ce contrat criminel n'avait pas été signé, Hitler aurait pu craindre un « deuxième front » venant de Russie et il n'aurait jamais commencé la deuxième guerre. Staline pensait que Hitler tomberait sur la ligne Maginot et qu'un jour toute l'Allemagne lui appartiendrait, et peut-être même la France. Il ne pensait pas qu'un jour Hitler attaquerait aussi la Russie. Il ne faudrait pas signer de contrat avec des criminels ».

« L'évolution de la situation à l'Est me réjouit. C'est un bon départ pour un désarmement mondial dont tous les pays ont besoin. Il faudrait construire une grande maison européenne comprenant la Russie. Il y a en Russie des possibilités économiques insoupçonnées pour les industries des nations de l'Ouest. C'est vers ce pays qu'il faudrait se tourner » (...)

Ainsi se termine la longue lettre de mon correspondant sur le plan politique.

Il me souhaite une remise totale et complète de ma santé, et il adresse ses amitiés aux lecteurs du Lien.

C'est une personne d'une grande bonté. Père de cinq enfants (dont un malheureusement décédé dans un accident de voiture, alors qu'il se trouvait en vacances chez ses grands-parents à Garrel). Son aîné, Helmut, est professeur de théologie à l'université de Kassel.

Bien amicalement à vous tous... je retourne en visite prochainement.

Paul DUCLOUX.

LE COIN DU 852

Dans mon dernier article paru dans le n° 460 de février, je terminais par cette phrase : « A bientôt de vos nouvelles et, si possible, rendez-vous au 29 mars prochain ». Aujourd'hui, je peux vous dire que le rendez-vous a bien eu lieu. Certes, les participants du 852 n'étaient pas aussi nombreux que je l'aurais souhaité, mais il ne faut quand même pas demander la lune.

On est obligé de tenir compte du fait que ce n'est pas toujours très facile pour beaucoup d'entre nous de venir à Paris. Tout le monde ne peut pas habiter la capitale ni les départements de la couronne parisienne.

Parmi les motifs d'excuse, il y a d'abord l'âge. Il n'est pas douteux que pour ceux qui ont dépassé les 70 ans et surtout ceux qui sont octogénaires depuis plusieurs années (le cas n'est pas unique), les déplacements commencent à poser des problèmes. A un âge avancé il est plus prudent de ne pas continuer à tenir le volant. Et puis, les provinciaux n'ont pas toujours une gare à proximité de leur domicile, et cette gare n'est pas forcément sur une ligne directe vers Paris. Alors, la longueur du trajet fait reculer les hésitants.

Enfin, il ne faut pas oublier les maladies et quelques fois les infirmités.

En bref, à la table n° 5 réservée au 852, il y avait comme convives, Roger et Marthe GOBILLARD, Jean et Marinette MARTIN, René et Emilienne LENHARDT, auxquels s'étaient joints Edmond et Henriette CHIEUS. Le camarade CHIEUS n'a pas appartenu au 852 mais il

était du 1175 A, de Dreber, et a par conséquent connu un bon nombre d'entre nous. Il faut rappeler, à ce sujet, que le Kommando de Dreber, lorsqu'il fut dissous pour faire place à des Serbes, ses occupants ont été mutés dans des kommandos environnants, dont Aschen.

Il aurait très bien pu venir à Aschen. Mais s'il nous a retrouvés c'est parce qu'il habite dans les Ardennes, pas tellement loin de la Marne et c'est par l'intermédiaire de GOBILLARD que nous le comptons maintenant dans notre petit groupe.

Comme à tous les banquets, l'ambiance fut excellente, on mangea fort bien, on but raisonnablement et on parla beaucoup.

Pour finir dignement cette journée de retrouvailles, les quatre couples se sont retrouvés, le soir, à Neuilly-sur-Seine pour un dîner impromptu chez l'ex-homme de confiance du kommando.

Bien sûr, on a déploré que certains n'aient pu venir comme Joseph ROUX, Marcel DIETTE et Marcel DEHOSSAY ce dernier devant entrer à l'hôpital au début avril, les autres ayant aussi des excuses valables. Par contre, pas de nouvelles de Paul BOUHOT et René BAZEILLE. Espérons que tout va bien chez eux. A l'occasion du 1^{er} janvier, échange de vœux avec Francis GOGER et Mmes BEAUMIER, RIVIERE et VILLETTE. Quant à notre doyen Paul MEUNIER (89 ans en novembre) il paye toujours régulièrement sa cotisation ; l'Amicale le remercie de sa fidélité et espère que sa santé continue à ne pas lui donner de problèmes, l'air des Hautes-Pyrénées est tellement bon que notre ami est bien parti pour faire un centenaire.

René LENHARDT.

La Gazette de Heide

J'ai pu, cette année encore, me rendre à Vincennes à La Chesnaie du Roy. Mais pour la première fois, j'ai trouvé le trajet en métro bien long, les ans sans doute en sont la cause.

Etant un peu plus disponible, j'ai fait escale, la veille, chez mon ami Emile ALBRAND, des Essards-le-Roy, et j'ai passé la soirée avec lui et son épouse Nadia qui porta, cousu sur ses habits, en Allemagne, le macaron bleu « OST ». Le lendemain, la laissant à ses tâches grand-maternelles, Emile m'accompagna à la réunion et au banquet.

Je ne vous parlerai pas de l'Assemblée générale, ceci est l'affaire du rédacteur en chef du Lien, mais voici quelques notes sur le repas.

J'ai déploré quelques absents, malades ou excusés. Je cite entre autres Eric GROS, Pierre DURAND, Paul DUCLoux, camarades que j'avais le plaisir de retrouver chaque année et auxquels je souhaite meilleure santé ainsi qu'à ce brave Trebor qui avait fait un effort pour être là, et qui malgré tout se dépensa à la loterie avec sa BRAVE épouse.

J'ai fait, avec plaisir, la connaissance de Pierre DAROT habitant Pau, qui me commanda jadis un livre et avec qui nous échangeâmes une correspondance. Je m'excuse auprès de lui, si sur le moment cela ne m'était pas revenu à l'esprit.

Je retrouvai avec joie, outre notre J. T. et les membres du bureau bien sûr, les amis VIALARD, REHAULT Aristide, WEBER, ADAM et Madame AUVILLE (de Ménéville) accompagnée de son bauf... elle fut en d'autres réunions plusieurs fois ma cavalière (malheureuse) car je suis un piètre danseur (Le Lien d'avril 86 publia même notre photo, en bas à gauche). Je ne vous conterai pas ce que cette parisienne bon teint, nous confia à WEBER et à moi, avec sa gouaille toute « Arletyste », mais cela valait la peine d'être écouté.

Le repas fut copieux et raffiné, et le service moins « bousculé » que l'an dernier.

L'orchestre, moins fourni, n'était pas assourdissant et il nous régala de nos rangines, qui quoique rétros obtiennent toujours le même succès. Il exécuta même assez bien une Lambada, dansée avec frénésie par de toujours jeunes anciens, mais ils avaient le dos raide (et les dames, des culottes).

A signaler un Toulousain, dont j'ignore le nom, qui d'un talon rageur martelait le sol au rythme de la batterie, tel un taureau dans l'arène, ou plutôt un étalon dans son box. Quelle vigueur à cet âge !

J. T. me présenta à Roger BRUGE, l'écrivain historien qui avait quatorze ans à la dernière guerre et qui dans ses ouvrages fit tout pour réhabiliter ceux de quarante

si critiqués par l'opinion publique ! En votre nom, je lui dis merci.

Il me dédicaca un de ses livres et accepta avec plaisir le mien plus modeste.

Mme Georgette BONHOMME, veuve de notre camarade de Colombey-les-Deux-Eglises, me fit parvenir de ses nouvelles par un camarade. Je pense qu'elle est satisfaite de la réponse à la question qu'elle me fit poser. Qu'elle accepte mes hommages et mes remerciements pour sa si touchante lettre de sympathie. Je remercie également Mme Vve Marcel BOURRONCLE de sa correspondance à laquelle je tâcherai de répondre ultérieurement.

AUX ANCIENS PRISONNIERS DE L'AMICALE FRANCO-BELGE DES ACPG DE HEIDE

Nous déplorons la perte de notre ami Belge HIMBLEY qui était un fidèle de notre association ; comme partout les rangs s'éclaircissent.

Quand vous lirez ces lignes la réunion du Mans aura eu lieu. J'espère qu'elle n'aura pas trop fatigué notre grand frère aîné Roger MARQUETTE et qu'il pourra encore en présider de nombreuses.

Vous aurez un compte rendu de cette réunion dans un prochain Lien, signé G. CAMUS, AYMONIN et JANETTE. Amitiés à vous tous et moult bises aux Dames.

Jean AYMOUNIN - 27641 X B.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

GUERS André, Alby-sur-Chéran.
 GUILLOTEAU Louis, Outarville.
 HAMEL Jules, Rouen.
 HALLEREAU Joseph, Vallet.
 HAUSBERGER Albert, Gudmont.
 HELLSTERN André, Aulnay-sous-Bois.
 HENNAUX Edmond, Fontaine-aux-Bois.
 HERARD Germain, Parques.
 JANOT Maurice, Pont-à-Mousson.
 JOUILLEROT Gaston, Bourguignon.
 LABIS-DELAHOUCHE Raymond, Sacy-le-Grand.
 LAYAN Georges, Villeneuve-sur-Lot.
 LE NADER Yvon, Bénodet.
 LANFERON Maurice, Perrecy-les-Forges.
 Mme LEVEAU, Le Perreux.
 MAILLET Léon, Chemellier.
 MAILLET Michel, Vernon.
 MAILLET Paul, Offranville.
 MAJAC, 75016 Paris.
 MARCHAND Gaëtan, Villefagnan.

MARGOTTET Emile, Caillouël-Crépigny.
 MARILLAUD André, Montcoutant.
 MARTEL René, Trelale.
 MASSON Fernand, Langeais.
 MESNIER Maurice, Peymeinade.
 MOLLET André, Cambrai.
 MOREAU Maurice, Lire.
 MOULIN J.-B., Merlou.
 MURIS Michel, Thann.
 NASSOY Michel, Tours.
 OLLIVIER Benjamin, Nantes.
 Dr. PALMER Daniel, Forcalquier.
 PETIT Pierre, Châtelleraut.
 PETITGENET Paul, Cornimont.
 Mme PIRODEAU Anne-Marie, Chalais.
 POULAIN Cl., Vred.
 POULAIN M., La Haye Malherbe.
 POULINET Edgar, Sorigny.
 PRON Marcel, La Ferté Gaucher.
 RACINE Marcel, Maison de retraite, Abbeville.

RELION Charles, Orchamps.
 RENARD René, St-Germain du Plain.
 RETAILLAUD Jean, Bouée.
 Mme J.-S. ROC, Herblay.
 SALLANSONNET Lucien, Caluire.
 SARRY Francisque, Commelle-Vernay.
 SERRE Pierre, Giat.
 SICRE André, Mazamet, avec l'espoir que ses stages lui seront bénéfiques au point de vue santé.
 SOYEUX Maurice, Montcornet.
 Mme SUIRE Geneviève, Chantonnay.
 THOMAS Marcel, Grandrieu.
 TINGAUD Pierre, Cherves de Cognac.
 TRINQUET Fernand, Ballancourt, un des plus anciens adhérents de l'amicale. Il en fait partie depuis 1946 et va sur ses 89 ans.
 TROUCHE Jean, Rognonas.
 TRULIN Georges, Sartrouville.
 Mme VIALLOUX, Ussel, dont le cri du

cœur est : « Guerre à la guerre ».
 VEY Julien, La Voulte.
 WEBER Jean, Norroy-les-Pont-à-Mousson.
 Mme ANCONI Germaine, Charnes.
 BARELLI Bernard, Hyères.
 Mme BRUNET Germaine, Meudon.
 FOUQUET Fernand, St-Denis.
 GEOFFROY Paul, Contrexeville.
 JUBERT Edmond, Lorgues.
 LAVOUE Jean, Mulhouse.
 MARGOT Henri, Longeau-Percey.
 PIERREL Marcel, La Bresse.
 MARTEL André, Maisons Alfort.
 Mme PLANCHER Suzanne, Pertuis.
 RAYMOND J.-M., Toulouse.
 SAILLET Pierre, Pont-à-Mousson.
 TRINQUETTE R., Prauthoy.
 VALENTINI Augustin, Bastia.
 WEIDMANN René, Toul.
 WEIL Marcel, Strasbourg.
 ALBRAND Emile, Les Essarts-le-Roi.

DÉCÈS

RECORDON Marius, d'Andelot-Morval (39320).

LECTURE Orages sur la ligne Maginot

Roman de Roger BRUGE

Edit. Presses de la Cité 1990

Le roman idéal, selon Graham Greene, l'auteur de « l'Agent secret », du « Rocher de Brighton » et autres best-sellers, doit compter 50 % d'imagination et 50 % d'authenticité. Nul doute que « Orages sur la Ligne Maginot » répond parfaitement à cette définition. La collision entre l'Histoire et la Fiction caractérise en effet ce gros volume de cinq cents pages que nous donne aujourd'hui R. Bruge.

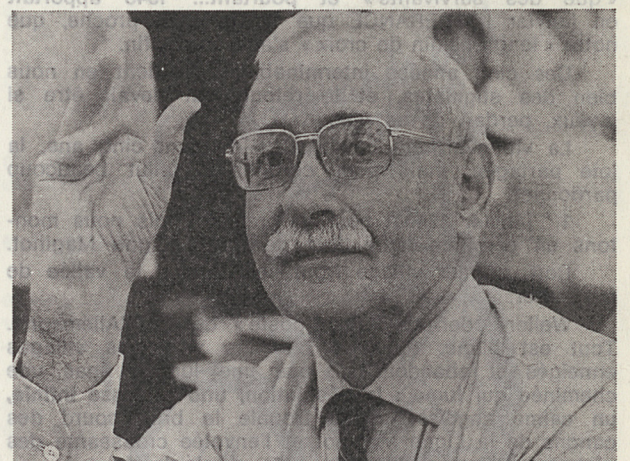
guerre, vivante, toute de bruit et de fureur. Son soubassement repose sur des faits aujourd'hui bien établis et élucidés, aux acteurs bien connus. Les uns et les autres font désormais partie de l'Histoire, et rien ni personne ne peut les en retirer...

On ne raconte pas un roman et celui-ci moins que tout autre, dont l'action se déroule en été 1940 dans un ouvrage de la ligne Maginot, le Hackenwald, lieu clos par destination où le courage et la peur, la solidarité et l'égoïsme, l'amitié et la haine vont se donner libre cours.

Le problème de conscience auquel les militaires qui l'occupent vont se trouver confrontés, celui de l'obéissance inconditionnelle aux ordres supérieurs, constitue le thème principal du récit. Mais lorsque le dilemme s'exerce dans les dessous d'une fortification encerclée par l'ennemi, soumise à sa fureur meurtrière et à sa volonté d'obtenir par ruse une capitulation elle aussi inconditionnelle, on imagine aisément les tensions qui résultent d'une telle situation — aggravée ici, le romancier ayant tous les droits, par l'originalité d'un commandant d'ouvrage, ancien de 14-18 et défenseur du fort de Vaux (1916), sorte de Dr Jekyll et Mister Hyde, dont les jambes « se paralysent » au moindre coup de feu mais qui recouvrent leur élasticité une fois l'orage passé ! un personnage horripilant, mais très heureusement flanqué d'un second qui, lui, ne rêve que d'en découdre avec le Boche, persuadé que son honneur de soldat commande son action et ne s'accroche d'aucune compromission.

J'ai plongé sans hésiter dans cette histoire. Par je ne sais quel sortilège, le talent du conteur sans doute, son art de la mise en scène — chacun des acteurs se présente et présente alternativement à la première personne du singulier le déroulement des événements auxquels il participe —, je me suis senti comme immergé dans les entrailles du Hackenwald, je me suis indigné, j'ai éclaté de rire, mais pas un instant je n'ai été indifférent. Je croyais, et je vivais, je participais. Je vivais avec ces êtres de chair et d'os, se débattant dans un rude combat intérieur dont je ne dévoilerai ici ni les péripéties ni le dénouement, inventé par l'auteur mais qui aurait pu être. Et qui constitue en effet la contestation a posteriori de la décision historique qui livra à Hitler la ligne Maginot vaincue, en même temps qu'un hommage aux 25.000 soldats qui ne se rendirent, huit jours après l'armistice, que contraints et forcés. — « Les combattants témoignent de faits vécus sur place. Ils représentent une valeur permanente et une force secrète. Il n'est au pouvoir de personne de la leur arracher ». —

Le style du récit est sobre, rigoureux, agréablement au fil des pages de néologismes, de mots et de locutions mosellannes et occitanes savoureuses, qu'on se prend à traduire, avec gourmandise. De

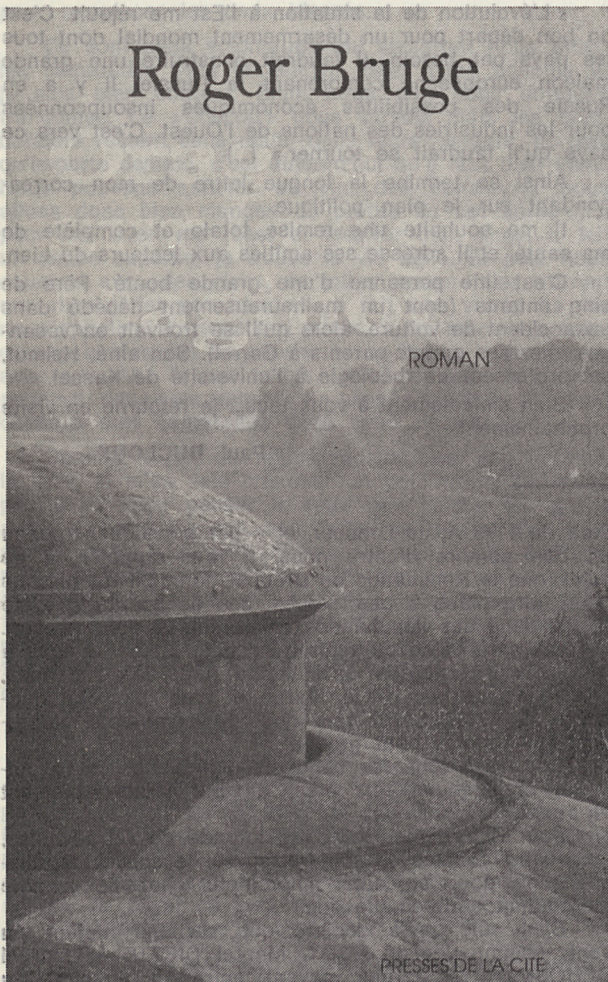


Notre ami Roger BRUGE

l'humour aussi, de la verdeur, des propos de caserne, et des piques bien ciblées qui font mouche... Mais par-dessus tout une galerie de portraits gravés au burin, des personnages qui ne sont pas sortis de l'imaginaire de l'auteur mais de son œuvre historique antérieure, riche en caractères.

Que tous ceux qui me lisent ici, mes camarades de combat et de captivité, et ceux qui aiment les livres du genre, n'hésitent pas : à la plage ou sous la tonnelle de leur jardin, ce roman vrai les passionnera.

J. Terraubella.



Après tant de livres d'histoire militaire, un roman ne risque-t-il pas de prime abord de surprendre, d'interpeller le lecteur habituel, et même de l'inquiéter ? On aurait tort de le penser. Le présent ouvrage n'est pas une bluette pour faire pleurer dans les chaumières, mais au contraire un récit fort et viril, une histoire d'hommes en

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 463

HORIZONTALEMENT :
 I. - Naufages. - II. - Abreuvevent. - III. - Goule. - Mer. - IV. - Embellira. - V. - Oiu. - Ergs. - VI. - In. - Pesais. - VII. - Ravise. - EE. - VIII. - Enée. - Né. - IX. - Studettes.
 VERTICALEMENT :
 1. - Nageoires. - 2. - Abominant. - 3. - Urubu. - Veu. - 4. - Félé. - Pied. - 5. - Ruel. - Es. - 6. - A.V. - Lésent. - 7. - Gémira. - Et. - 8. - Energie. - 9. - Strasse.

N° de commission paritaire : 786 D 73
 Dépôt légal 2^e trimestre 1990
 Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.
 Le Gérant : J. LANGEVIN
 IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE